

*Imaginaires de la vie littéraire, Fiction, figuration, configuration.* Sous la direction de BJÖRN-OLAV DOZO, ANTHONY GLINOER et MICHEL LACROIX. Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Interférences, 2012. Un vol. de 376 p.

Cet ouvrage apporte sa pierre à l'édifice des nombreuses études sur l'auteur et ses figures qui ont fait réapparaître la notion au cœur du champ théorique, en réaction aux textes de Barthes et Foucault sur l'effacement de l'auteur en 1968 et 1969. La très utile introduction de Michel Lacroix précise que ce retour à l'auteur nécessite « un retour critique sur la mort de l'auteur ». Il ne s'agit ni d'en revenir au biographisme, ni de rétablir la figure romantique de l'auteur. Les fondateurs du GREMLIN (Groupe de recherche sur les médiations littéraires et les institutions) veulent concevoir l'auteur en croisant plusieurs points de vue : « Désormais, l'auteur sera conçu comme une complexe construction historique, juridique mais aussi paratextuelle et textuelle. » (p. 7) Il sera ainsi « fonction, fantasme et figure. » Prenant en compte les différentes définitions de l'auteur (fonction, catégorie sociale, répertoire d'images, figure textuelle, sujet et acteur social), l'ouvrage s'attache en particulier aux figurations d'écrivains fictifs à travers des récits qui saisissent l'auteur dans la vie littéraire, en interaction avec les autres instances associées au livre. C'est au choix de ce corpus que tient l'originalité de cet ouvrage ; selon Lacroix : il s'agit « de voir comment, au moment même où [la littérature moderne et contemporaine] s'impose comme espace social spécifique, la littérature se pense comme lieu de socialisation, d'ancrage identitaire et de travail collectif, ceci par le biais de la forme et des codes romanesques. » (p. 13).

Un article de Jean-Pierre Bertrand constitue l'« ouverture » du volume. Consacré à *Paludes*, il vise à montrer en quoi la sortie de Gide rompt avec la mythologie romantique et symboliste du poète malheureux ou maudit identifiée comme une constante de 1800 à 1900 parmi un corpus de 150 romans. Cette étude se situe au seuil du volume, car elle croise différents points qui structurent la réflexion d'ensemble : la réflexivité, la mise en abyme, la représentation des sociabilités d'écrivain, l'ironie.

La première partie se penche sur les « personnages génériques et écrivains imaginaires ». Elle s'ouvre avec un article de Valérie Stiénon sur la représentation de l'homme de lettres et des acteurs littéraires dans la physiologie littéraire, genre en vogue à Paris sous la Monarchie de Juillet. L'analyse repose en particulier sur l'élaboration de personnages génériques stéréotypés déclinant le type de l'homme de lettres. Outre l'intérêt sociologique de ce genre brouillant fiction et référence, l'article montre comment il permet de développer des réflexions esthétiques annonçant le réalisme romanesque. Il croise ainsi, de manière intéressante, narratologie et sociologie de la littérature. L'un des intérêts de ce collectif est de décloisonner ainsi les approches méthodologiques.

Le très intéressant article de Cyril Piroux fournit la synthèse d'un travail de thèse soutenu en 2011. Il se penche sur la figure du rond-de-cuir en écrivain raté dans plusieurs romans français des années 1920 à 1950 (Jean de la Ville de Mirmont, Georges Duhamel, Tristan Bernard, Georges Hyvernaud, Henri Calet). Il montre habilement comment le développement d'un personnage antiromanesque contient en creux une réflexion sur le roman et constitue une piste, peu mise en valeur par l'histoire littéraire, du renouvellement du genre à ces époques. Le format de l'article ne permet cependant que de poser les jalons d'une étude de plus grande envergure à laquelle il faudra se reporter pour connaître le détail de la « remise en cause du statut de l'écrivain » proposée par cette figure méconnue d'antihéros.

Martine-Emmanuelle Lapointe s'interroge ensuite à travers trois romans québécois (de Francine Noël, Gilles Archambault et Francine LaRue) sur la représentation de l'écrivain au début du XXI<sup>e</sup> siècle pour vérifier la thèse d'une coupure de la littérature et du politique après le recul des idéologies qui plaçaient l'écrivain au cœur de la vie publique dans les années 1960-1970. Elle observe la mutation des formes de l'engagement et la relativisation du

pouvoir de la parole littéraire. Un certain nombre de ses réflexions pourraient être utilement transposées à la littérature française contemporaine.

D'après un corpus radicalement différent de romans québécois appartenant au sous-genre du roman rose dénommé *chick lit*, Marie-Pier Luneau compare les figurations du personnel littéraire de cette littérature « populaire » avec celles du « champ de production restreinte », pour reprendre le vocabulaire de Bourdieu. Elle a sélectionné des intrigues ayant pour toile de fonds le milieu de l'édition et pour héroïnes des femmes cherchant à devenir écrivain. L'auteur montre de manière remarquable comment ces romans jouent avec certains mythes de l'écrivain (comme le don, la solitude) et mettent en place dans la fiction un processus d'autolégitimation. Contre toute attente, cette littérature dite populaire n'échappe pas au fantasme du grand écrivain qui plane toujours sur la littérature contemporaine. Cet article a pour mérite de relativiser l'opposition entre littérature et « paralittérature », questionnant l'une comme l'autre le statut de l'écrivain et l'institution littéraire. L'article de Charline Pluvinet poursuit la réflexion sur la dénonciation dans la fiction des rigidités de l'institution littéraire. Il montre comment le roman de l'écrivain américain Percival Everett interroge l'étiquette de roman afro-américain qui enferme l'écrivain noir dans des codes esthétiques imposés par les lecteurs et les éditeurs.

La deuxième partie, curieusement intitulée « Personnages légendaires et histoire littéraire », s'intéresse aux lieux de sociabilité littéraire (cénacles, réseaux mondains), aux pratiques rituelles (récitation poétique, visite au grand écrivain) ou collectives (surréalisme) de la vie littéraire.

Elle s'ouvre avec un article de Vincent Laisney sur *Le Termite* de J.-H. Rosny (1889), roman à clef visant à reproduire le fonctionnement du cénacle des Goncourt. Là encore, la fiction est le lieu d'une critique de la situation littéraire de son époque et propose de nouvelles pistes pour dépasser ses écueils et ses impasses.

Il est intéressant de noter que les fictions envisagées, quels que soient l'aire géographique et le contexte historique concernés, ne sont pas seulement des documents reflétant d'une situation contemporaine. Elles aspirent à agir sur celle-ci, à la faire évoluer dans un sens nouveau. Se voit ainsi réévalué l'intérêt d'œuvres mises à l'écart de l'histoire littéraire pour leur faible qualité esthétique ou stylistique ou bien pour des raisons politiques. C'est encore le cas de Camille Mauclair dont traite l'article éclairant de Pascal Durand qui analyse, à travers l'étude de *Soleil des morts*, « la péremption de la forme cénacle » et les mutations qu'elle induit. D'autres pratiques rituelles de la littérature sont envisagées par Pascal Brissette (la récitation poétique et la visite au grand écrivain) à travers la figure de Nelligan dans *Le beau risque* (1939) de l'auteur jésuite québécois François Hertel. David Vrydaghs envisage, de son côté, la critique des sociabilités surréalistes dans *Odile* de Queneau, *Gilles* de Drieu La Rochelle et *Aurélien* d'Aragon. On aurait aimé ici que l'analyse de sociologie littéraire développe davantage l'aspect « historiographique » dont il est question *in fine* pour dépasser la typologie. Enfin, l'article de Jean-Philippe Martel étudie la représentation de Roger Nimier dans des romans de 1953 à 2004. Il tente de montrer comment la fiction configure, parfois *a posteriori*, le champ littéraire en mettant en scène l'écrivain comme personnage. Les auteurs se positionnent grâce à l'évocation de cette figure d'un point de vue à la fois sociologique et esthétique. Si le propos, fortement appuyé sur les thèses de Dominique Maingueneau, est intéressant, il se trouve compliqué par son expression très technique qui rend parfois la lecture ardue. Soulignons que la grande majorité des articles ont évité cet écueil, souvent reproché à la sociologie de la littérature.

La troisième partie, « Médiateurs et médiatisations », se penche sur les représentations de la vie littéraire à l'heure de la culture médiatique.

Elle s'ouvre par l'article de Guillaume McNeil Arteau qui confronte le regard sur le journaliste des textes politiques issus de l'idéologie libérale du XIX<sup>e</sup> siècle à celui des romans de Balzac dont il propose une lecture politique. Guillaume Pinson propose ensuite une autre confrontation : celle du personnage de l'écrivain-journaliste au XIX<sup>e</sup> siècle avec les fictions du reporter, plus tardives. Ces deux articles envisagent des textes peu utilisés par des littéraires ou des romans aujourd'hui oubliés dont l'importance se trouve rétablie. Ils exhibent ici l'un des principaux points forts de ce collectif.

À la suite d'un article de Björn-Olav Dozo et Michel Lacroix sur les fictions des prix littéraires, se trouve un très bon article de Sylvie Ducas sur un médiateur du livre oublié ou méprisé dans les fictions contemporaines : le bibliothécaire. Il montre comment ce personnage participe de la construction de l'*ethos* auctorial et correspond, contre toute attente, à la peur de l'auteur vis-à-vis du pouvoir croissant du lecteur à l'heure du numérique. Des articles envisagent d'autres médiateurs du texte littéraire à travers la littérature québécoise contemporaine : le traducteur (Patricia Godbout) et l'éditeur (Caroline Paquette). Anne-Marie Clément s'attache, quant à elle, à trois romans contemporains qui représentent l'écrivain en biographe, sujet ayant fait l'objet de nombreuses études ces dernières années, dont la bibliographie ne rend malheureusement pas compte (faute de place ?).

La quatrième partie, « Vies et masques », s'ouvre avec un article d'Alain Goulet. Il analyse les écrivains fictifs gidiens conçus comme des *alter ego* qui évoluent au fil de la carrière de leur créateur pour mettre à distance les travers qui le guettent (*Les Cahiers d'André Walter*, *Paludes*, *Les Caves du Vatican*, *Les Faux-Monnayeurs*). Dans la lignée de ces jeux de masques, Paul Dirx questionne l'inscription de l'auteur dans *Le Jardin des plantes* de Claude Simon. Robert Dion et Frances Fortier visent ensuite à cerner les enjeux de la critique des institutions littéraires à l'œuvre dans deux romans québécois et un roman français contemporains. L'analyse, fort intéressante, est placée en regard de deux théories de la fin de la littérature : celle de William Marx dans *L'Adieu à la littérature* (2005) et celle de Dominique Maingueneau dans *Contre Saint-Proust ou la fin de la littérature* (2006). Les hypothèses de travail qu'elles suscitent sont très pertinentes, elles auraient toutefois méritées d'être plus développées par rapport à ces deux théories, dont les auteurs ont d'abord rendu compte. Il aurait été intéressant de connaître, au terme de l'analyse, leur position critique vis-à-vis d'elles.

Le volume se clôt sur deux études de cas. Tout d'abord, Jacques Dubois se penche sur la trajectoire de Christine Angot et tente de mettre en évidence la conception de la littérature qui en découle. Son analyse, convaincante, a le grand mérite de dépasser l'aspect polémique lié à cet auteur à scandale. Ensuite, Clotilde Landais montre habilement comment Stephen King dénonce les impostures de l'institution littéraire à travers celles déclinées par ses personnages d'écrivains fictifs. Il cherche à légitimer de la sorte la dichotomie entre « grande » littérature et littérature populaire dont il souffre lui-même. De ce point de vue, ses conclusions rejoignent celles de Marie-Pier Luneau, situées bien en amont, à propos d'un autre genre de la littérature dite populaire.

Ce collectif montre au fil des articles combien le roman est un genre fondamentalement réflexif et hybride, tant il se rapproche souvent de l'essai ou de l'autofiction, quel que soit le public auquel il se destine. La diversité des articles soulève diverses questions : celle de la référentialité, celle des postures (la plupart des articles se fondent sur les travaux de Jérôme Meizoz et de Dominique Maingueneau), celle enfin du rapport à l'histoire littéraire. Cette dernière nous a paru la plus originale, en cherchant à déterminer si ces romans de la vie littéraire ont infléchi l'élaboration de l'histoire littéraire et la trajectoire des écrivains dont la vie est mise en fiction. Les articles, qui portent sur les XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, permettent aussi d'observer d'éventuelles évolutions. Ils laissent, par exemple, apparaître une mutation

historique : le journaliste était le frère ennemi de l'écrivain au XIX<sup>e</sup> siècle, à la fin du siècle, c'est l'écrivain lui-même.

Ce collectif confirme également que le regain des études théoriques sur l'auteur ces trente dernières années s'appuie sur l'apport des sciences humaines au détriment des théories structuralistes. Il met à l'honneur les travaux des sociologues comme Nathalie Heinich ou Gisèle Sapiro, très souvent citées.

AUDE BONORD